

---

## LE VESTON ENSORCELÉ

---

Lis le texte suivant puis réponds aux questions.

Les mots en gras sont les mots concernés par les questions de vocabulaire.

Quelques mots te sont expliqués en fin de texte.

---

Bien que j'apprécie l'élégance vestimentaire, je ne fais guère attention, habituellement, à la perfection plus ou moins grande avec laquelle sont coupés les **complets** de mes semblables.

Un soir pourtant, lors d'une réception dans une maison de Milan, je fis la connaissance d'un homme qui paraissait avoir la quarantaine et qui resplendissait littéralement à cause de la beauté  
5 linéaire, pure, absolue de son vêtement.

Je ne savais pas qui c'était, je le rencontrais pour la première fois et pendant la présentation, comme cela arrive toujours, il m'avait été impossible d'en comprendre le nom. Mais à un certain moment de la soirée je me trouvai près de lui et nous commençâmes à bavarder. Il semblait être un homme poli et fort civil avec toutefois un soupçon de tristesse. Avec une  
10 familiarité peut-être exagérée - si seulement Dieu m'en avait préservé ! - je lui fis compliments pour son élégance ; et j'osai même lui demander qui était son tailleur.

L'homme eut un curieux petit sourire, comme s'il s'était attendu à cette question.

" Presque personne ne le connaît, dit-il, et pourtant c'est un grand maître. Mais il ne travaille que lorsque ça lui chante. Pour quelques clients seulement.

15 - **De sorte que moi... ?**

- Oh ! Vous pouvez essayer, vous pouvez toujours. Il s'appelle Corticella, Alfonso Corticella, rue Ferrara au 17.

- Il doit être très cher, j'imagine.

20 - Je le pense, oui mais à vrai dire, je n'en sais rien. Ce costume, il me l'a fait il y a trois ans et il ne m'a pas encore envoyé sa note.

- Corticella ? Rue Ferrara, au 17, vous avez dit ?

- Exactement ", répondit l'inconnu.

Et il me planta là pour se mêler à un autre groupe.

25 Au 17 de la rue Ferrara, je trouvai une maison comme tant d'autres, et le logis d'Alfonso Corticella ressemblait à celui des autres tailleurs. Il vint en personne m'ouvrir la porte. C'était un petit vieillard aux cheveux noirs qui étaient sûrement teints.

A ma grande surprise, il ne fit aucune difficulté. Au contraire il paraissait désireux de me voir devenir son client. Je lui expliquai comment j'avais eu son adresse, je louai sa coupe et lui demandai de me faire un complet. Nous choisîmes un peigné gris puis il prit mes mesures et  
30 s'offrit de venir pour l'essayage chez moi. Je lui demandai son prix. Cela ne pressait pas, me répondit-il, nous nous mettrions toujours d'accord. Quel homme sympathique ! pensai-je tout d'abord. Et pourtant plus tard, comme je rentrai chez moi, je m'aperçus que le petit vieux m'avait produit un malaise (peut-être à cause de ses sourires trop insistants et trop doucereux). En somme je n'avais aucune envie de le revoir. Mais désormais le complet était commandé. Et **quelque**  
35 vingt jours plus tard il était prêt.

Quand on me le livra, je l'essayai, pour quelques secondes, devant mon miroir. C'était un chef-d'œuvre. Mais je ne sais trop pourquoi, peut-être à cause du souvenir du déplaisant petit vieux, je n'avais aucune envie de le porter. Et des semaines passèrent avant que je me décide.

40 Ce jour-là, je m'en souviendrai toujours. C'était un mardi d'avril et il pleuvait. Quand j'eus passé mon complet - pantalon, gilet et veston - je constatai avec plaisir qu'il ne me tirait pas et ne me gênait pas aux entournures comme le font toujours les vêtements neufs. Et pourtant il tombait à la perfection.

45 Par habitude je ne mets rien dans la poche droite de mon veston, mes papiers je les place dans la poche gauche. Ce qui explique pourquoi ce n'est que deux heures plus tard, au bureau, en glissant par hasard ma main dans la poche droite, que je m'aperçus qu'il y avait un papier dedans. Peut-être la note du tailleur ?

Non. C'était un billet de dix mille lires.

50 Je restai **interdit**. Ce n'était certes pas moi qui l'y avais mis. D'autre part il était absurde de penser à une plaisanterie du tailleur Corticella. Encore moins à un cadeau de ma femme de ménage, la seule personne qui avait eu l'occasion de s'approcher du complet après le tailleur. Est-ce que ce serait un billet de la Sainte Farce ? Je le regardai à contre-jour, je le comparai à d'autres. Plus authentique que lui, c'était impossible.

55 L'unique explication, **une distraction de Corticella**. Peut-être qu'un client était venu lui verser un acompte, à ce moment-là il n'avait pas son portefeuille et, pour ne pas laisser traîner le billet, il l'avait glissé dans mon veston pendu à un cintre. Ce sont des choses qui peuvent arriver.

J'écrasai la sonnette pour appeler ma secrétaire. J'allais écrire un mot à Corticella et lui restituer cet argent qui n'était pas à moi. Mais, à ce moment, et je ne saurais en expliquer la raison, je glissai de nouveau ma main dans ma poche.

60 " Qu'avez-vous, monsieur ? Vous ne vous sentez pas bien ? " me demanda la secrétaire qui entra alors.

J'avais dû pâlir comme la mort. Dans la poche mes doigts avaient rencontré les bords d'un morceau de papier qui n'y était pas quelques instants avant.

65 " Non, non, ce n'est rien, dis-je, un léger vertige. Ça m'arrive parfois depuis quelque temps. Sans doute un peu de fatigue. Vous pouvez aller, mon petit, j'avais à vous dicter une lettre mais nous le ferons plus tard. "

Ce n'est qu'une fois la secrétaire sortie que j'osai extirper la feuille de ma poche. C'était un autre billet de dix mille lires. Alors, je fis une troisième tentative. Et un troisième billet sortit.

70 Mon cœur se mit à battre la chamade. J'eus la sensation de me trouver entraîné, pour des raisons mystérieuses, dans la ronde d'un conte de fées comme ceux que l'on raconte aux enfants et que personne ne croit **vrais**.

Sous le prétexte que je ne me sentais pas bien, je quittai mon bureau et rentrai à la maison. J'avais besoin de rester seul. Heureusement la femme qui faisait mon ménage était déjà partie. Je fermai les portes, baissai les stores et commençai à extraire les billets l'un après l'autre aussi vite que je le pouvais, de la poche qui semblait inépuisable.

75 Je travaillai avec une tension spasmodique des nerfs dans la crainte de voir cesser d'un moment à l'autre le miracle. J'aurais voulu continuer toute la soirée, toute la nuit jusqu'à accumuler des milliards. Mais à un certain moment les forces me manquèrent.

80 Devant moi il y avait un tas impressionnant de billets de banque. L'important maintenant était de les dissimuler, pour que personne n'en ait connaissance. Je vidai une vieille malle pleine de tapis et, dans le fond, je déposai par liasses les billets que je comptai au fur et à mesure. Il y en avait largement pour cinquante millions.

Quand je me réveillai le lendemain matin, la femme de ménage était là, stupéfaite de me trouver tout habillé sur mon lit. Je m'efforçai de rire, en lui expliquant que la veille au soir j'avais bu un verre de trop et que le sommeil m'avait surpris à l'improviste.

85 Une nouvelle angoisse : la femme se proposait pour m'aider à enlever mon veston afin de lui donner au moins un coup de brosse.

Je répondis que je devais sortir tout de suite et que je n'avais pas le temps de me changer. Et puis je me hâtai vers un magasin de confection pour acheter un vêtement semblable au mien en tous points ; je laisserai le nouveau aux mains de ma femme de ménage ; le mien, celui qui ferait de moi en quelques jours un des hommes les plus puissants du monde, je le cacherai en lieu sûr.

90 Je ne comprenais pas si je vivais un rêve, si j'étais heureux ou si au contraire je suffoquais sous le poids d'une trop grande fatalité. En chemin, à travers mon imperméable je palpais continuellement l'endroit de la poche magique. Chaque fois je soupirais de soulagement. Sous l'étoffe, le réconfortant froissement du papier-monnaie me répondait.

95 Mais une singulière coïncidence refroidit mon délire joyeux. Sur les journaux du matin de gros titres ; l'annonce d'un cambriolage survenu la veille occupait presque toute la première page. La camionnette blindée d'une banque qui, après avoir fait le tour des succursales, allait transporter au siège central les versements de la journée, avait été arrêtée et dévalisée rue Palmanova par quatre bandits. Comme les gens accouraient, un des gangsters, pour protéger sa fuite, s'était mis à tirer. Un des passants avait été tué. Mais c'est surtout le montant du butin qui me frappa : exactement cinquante millions (comme les miens).

100 Pouvait-il exister un rapport entre ma richesse soudaine et le hold-up de ces bandits survenu presque en même temps ? Cela semblait ridicule de le penser. Et je ne suis pas superstitieux. Toutefois l'événement me laissa très perplexe.

105 Plus on possède et plus on désire. J'étais déjà riche, compte tenu de mes modestes habitudes. Mais le mirage d'une existence de luxe effréné m'éperonnait. Et le soir même je me remis au travail. Maintenant je procédais avec plus de calme et les nerfs moins tendus. Cent trente-cinq autres millions s'ajoutèrent au trésor précédent.

110 Cette nuit-là je ne réussis pas à fermer l'œil. Était-ce le pressentiment d'un danger ? Ou la conscience tourmentée de l'homme qui obtient sans l'avoir méritée une fabuleuse fortune ? Ou une espèce de **remords** confus ? Aux premières heures de l'aube je sautai du lit, m'habillai et courus dehors en quête d'un journal.

115 Comme je lisais, le souffle me manqua. Un terrible incendie provoqué par un dépôt de pétrole qui s'était enflammé avait presque complètement détruit un immeuble dans la rue de San Cloro, en plein centre. Entre autres, les coffres d'une grande agence immobilière qui contenaient plus de cent trente millions en espèces avaient été détruits. Deux pompiers avaient trouvé la mort en combattant le sinistre.

120 Dois-je maintenant énumérer un par un tous mes forfaits ? Oui, parce que désormais je savais que l'argent que le veston me procurait venait du crime, du sang, du désespoir, de la mort, venait de l'enfer. Mais insidieusement ma raison refusait railleusement d'admettre une quelconque responsabilité de ma part. Et alors la tentation revenait, et alors ma main - c'était tellement facile - se glissait dans ma poche et mes doigts, avec une volupté soudaine, étreignaient les coins d'un billet toujours nouveau. L'argent, le divin argent !

125 Sans quitter mon ancien appartement (pour ne pas attirer l'attention) je m'étais acheté en peu de temps une grande villa, je possédais une précieuse collection de tableaux, je circulais en

automobile de luxe et, après avoir quitté mon emploi " pour raison de santé ", je voyageais et parcourais le monde en compagnie de femmes merveilleuses.

130 Je savais que chaque fois que je soutirais l'argent de mon veston, il se produisait dans le monde quelque chose d'abject et de douloureux. Mais c'était toujours une concordance vague, qui n'était pas étayée par des preuves logiques. En attendant, à chacun de mes encaissements, ma conscience se dégradait, devenait de plus en plus vile. Et le tailleur ? Je lui téléphonai pour demander sa note mais personne ne répondait. À Via Ferrara on me dit qu'il avait émigré, il était à l'étranger, on ne savait pas où. Tout conspirait pour me démontrer que, sans le savoir, j'avais fait un pacte avec le démon.

135 Cela dura jusqu'au jour où dans l'immeuble que j'habitais depuis de longues années, on découvrit un matin une sexagénaire retraitée asphyxiée par le gaz ; elle s'était tuée parce qu'on avait perdu les trente mille liras de sa pension qu'elle avait touchée la veille (et qui avaient fini dans mes mains).

140 Assez, assez ! Pour ne pas m'enfoncer dans l'abîme, je devais me débarrasser de mon veston. Mais non pas en le cédant à quelqu'un d'autre, parce que l'**opprobre** aurait continué (qui aurait pu résister à un tel attrait ?). Il devenait indispensable de le détruire.

145 J'arrivai en voiture dans une vallée perdue des Alpes. Je laissai mon auto sur un terre-plein herbeux et je me dirigeai droit sur le bois. Il n'y avait pas âme qui vive. Après avoir dépassé le bourg, j'atteignis le gravier de la moraine. Là, entre deux gigantesques rochers, je tirai du sac tyrolien l'infâme veston, l'imbibai d'essence et y mis le feu. En quelques minutes il ne resta que des cendres.

150 Mais à la dernière lueur des flammes, derrière moi - à deux ou trois mètres aurait-on dit -, une voix humaine retentit : " Trop tard, trop tard ! " Terrorisé je me retournai d'un mouvement brusque comme si un serpent m'avait piqué. Mais il n'y avait personne en vue. J'explorai tout alentour sautant d'une roche à l'autre, pour débusquer le maudit qui me jouait ce tour. Rien. Il n'y avait que des pierres.

Malgré l'épouvante que j'éprouvais, je redescendis dans la vallée, avec une sensation de soulagement. Libre finalement. Et riche, heureusement.

155 Mais sur le talus, ma voiture n'était plus là. Et lorsque je fus rentré en ville, ma somptueuse villa avait disparu ; à sa place un pré inculte avec l'écriteau " Terrain communal à vendre. " Et mes comptes en banque, je ne pus m'expliquer comment, étaient complètement épuisés. Disparus de mes nombreux coffres-forts les gros paquets d'actions. Et de la poussière, rien que de la poussière, dans la vieille malle.

160 Désormais j'ai repris péniblement mon travail, je m'en tire à grand-peine, et ce qui est étrange, c'est que personne ne semble surpris par ma ruine subite.

Et je sais que ce n'est pas encore fini. Je sais qu'un jour la sonnette de la porte retentira, j'irai ouvrir et je trouverai devant moi ce tailleur de malheur, avec son sourire abject, pour l'ultime règlement de comptes.

Dino Buzatti, *Le veston ensorcelé*, Le K, 1966.

#### VOCABULAIRE :

Civil : Respectueux des rapports de la bonne société; conforme à leurs règles.

Lire : Ancienne unité monétaire italienne.

Spasmodique : Victime de contractions musculaires.

Succursales : Établissement commercial dépendant d'un autre.

Effréné : sans frein, sans retenue.

Insidieusement : Qui se répand sournoisement, sans que l'on s'en aperçoive.

Railleusement : Se moquant.

Volupté : Plaisir, satisfaction intense d'ordre moral ou intellectuel.

Tyrolien : du Tyrol (Autriche)

---

## QUESTIONNAIRE

---

### **I - L'histoire**

1. a) Quel élément du texte permet de situer l'histoire dans un pays européen, avant les années 2000 ? ..... /2
- b) Quel est ce pays européen ? ..... /1
2. Relève 3 expressions du texte que l'auteur a spécialement utilisées pour montrer au lecteur que l'histoire se déroule dans une réalité normale, banale. /3
- .....
- .....
- .....
3. À quel moment l'histoire bascule-t-elle clairement dans le surnaturel ? /2
- .....
4. a) Quel événement décide le personnage principal à se débarrasser du veston ? /2
- .....
- b) À ton avis, quel élément fait que cet événement le pousse à s'en débarrasser ? /2
- .....
5. Tout au long de l'histoire, le personnage principal tente de donner des explications aux phénomènes auxquels il est confronté.
- a) Quelle explication donne-t-il : /3
- 1 - au premier événement étrange ?.....
- 2 - au lien entre son argent et les crimes commis ? .....

b) 1 - À la fin du texte, que laisse-t-il sous-entendre avec la phrase « *personne ne semble surpris de ma ruine subite* » ? .....

..... /2

2 - Quels éléments de la fin du texte pourraient laisser penser au personnage principal qu'il s'agit bien de cela ? .....

..... /2

6. L'histoire est-elle terminée ? Justifie ta réponse en recopiant un passage du texte. ... /2

.....  
.....

7. a) À quels temps est principalement écrite l'histoire ? ... /2

.....

b) Quel constat fais-tu à la lecture de la conclusion ? Pourquoi ce changement ? ... /2

.....  
.....

**II - Les personnages**

1. Le narrateur fait-il partie de l'histoire ? Justifie ta réponse. ... /1

.....

2. Cite 3 éléments étranges qui accompagnent le personnage du tailleur ? ... /3

→ .....

→ .....

→ .....

3. Retrouve dans le texte au moins un moment pour illustrer chacun des sentiments ou comportements suivants adoptés par le personnage principal ? ... /3

Voici un exemple :

*L'hypocrisie → Quand il refuse d'admettre que son argent et les crimes sont liés.*

a) L'égoïsme → .....

.....

b) L'avidité (= fait de ne jamais se contenter de ce qu'on a, convoitise) → .....

.....

c) Le doute, la perplexité → .....

.....

**II - Vocabulaire et grammaire :**

1. Complète la phrase « *De sorte que moi... ?* » (l. 15) par ce que le personnage aurait pu dire s'il en avait eu le temps. ... /1

→ *De sorte que moi*.....

2. Par quelle conjonction de coordination pourrait-on remplacer le « *De sorte que* » (l. 15) ? ... /1

.....

3. Que signifie l'expression « *Je restai interdit* » (l. 48) ? ... /2  
 .....
4. Que signifient les mots suivants ? Coche la bonne réponse. ... /3
- a) *Un opprobre* (l. 140)
- Tendance à prendre les choses du bon côté
  - Cause, sujet de honte
  - Malaise un peu angoissant
- b) *Un remords* (l. 111)
- Réprimande, reproche
  - Réponse vive à une agression physique ou verbale
  - Sentiment de regret mêlé de honte
5. a) Quelle est la nature (=classe grammaticale) du mot « *complets* » (l. 2) dans le texte ?  
 ..... /1
- b) Quelle est sa signification ?  
 ..... /1
6. a) Quelle est la nature (=classe grammaticale) du mot « *quelque* » (l. 34) ?  
 ..... /1
- b) Donne-en un synonyme. .... /1
7. Quelle est la fonction grammaticale du GN « *une distraction de Corticella* » (l. 53) ? (cf. leçon sur le GN) ..... /1



## ANALYSE

### Les axes de lecture

On constate que le narrateur est le personnage principal de l'histoire, et s'exprime donc par "je". Cela présente des intérêts pour le genre fantastique (impression de réel, interventions a posteriori, succession des émotions).

### 1. Le fantastique

Les premiers indices et la création du malaise

une situation initiale très banale, mise en valeur par le "habituellement"

un élément perturbateur apparemment négligeable : il rencontre un homme bien habillé

mais cet homme semble préoccupé

et il a un curieux petit sourire

le tailleur est un grand maître que personne ne connaît

il n'a pas encore fait payer son costume

il accepte sans difficulté de faire un costume au narrateur

ses sourires rendent ce dernier mal à l'aise

ce souvenir déplaisant empêche le narrateur de porter le costume

le costume neuf n'est pas gênant, ce qui est rare

Le narrateur trouve un billet dans sa poche, mais il existe encore des explications rationnelles (oubli)

Les péripéties et la préparation du basculement

Le narrateur intervient: "ce jour-là, je m'en souviendrai toujours".

Cela crée du suspense, car le lecteur sait qu'il s'est passé quelque chose de très important, mais il ne sait pas quoi.

Le basculement dans le surnaturel

Il retrouve un deuxième billet

Comment la scène est-elle racontée ? Il n'explique ce qui s'est passé qu'après la réplique de la secrétaire (surprise) et son propre commentaire ("j'avais dû pâlir comme la mort"). Cela crée du suspense.

La fin qui laisse planer le doute

Après la destruction du veston:

Toutes ses richesses ont disparu à son retour.

Personne ne semble surpris de ne plus le voir riche : est-ce qu'il a tout inventé ? est-ce qu'il est fou ?

L'histoire ne se termine pas réellement. Il sent que le tailleur viendra un jour lui présenter la facture, pour "l'ultime règlement de comptes"

### 2. Les drames

Ils sont de plus en plus tragiques, en fonction de la masse d'argent demandé (sauf le dernier)

L'attaque de la camionnette : 50 millions = 1 mort

L'incendie dans le dépôt : 130 millions = 2 morts

Le suicide de la vieille dame : 30.000 liras = 1 morte

### 3. Les sentiments du narrateur

La perplexité

Il se demande s'il rêve.

Il ne sait comment interpréter la coïncidence de l'attaque de la camionnette.

Il n'arrive pas à dormir et se pose de nombreuses questions.

L'égoïsme et l'envie

Il dissimule l'argent (c'est son premier réflexe après l'avoir sorti) et cache sa richesse aux autres.

Il fabrique un autre veston pour que le veston ensorcelé ne soit pas découvert par quelqu'un d'autre.

Il a des rêves de grandeur, qui frise la mégalomanie.

Il vit dans la peur que le miracle s'arrête.  
Son envie va en grandissant: il désire de plus en plus.

#### *L'hypocrisie*

Son premier réflexe est de mentir à sa secrétaire.  
Il refuse d'admettre le rapport entre l'argent et les drames.  
Il ment pour quitter son emploi.

#### *L'aveu*

Il finit par admettre véritablement que c'est lui qui cause les drames qui l'entourent.  
Pourquoi la vieille dame lui fait-elle enfin rejeter le costume ? parce que l'histoire est sordide, parce qu'elle lui était proche (même immeuble), parce qu'elle est morte pour une somme dérisoire (30.000 liras)

#### *Le remords*

Les interventions du narrateur traduisent ces **remords**:  
lorsqu'il annonce l'aspect tragique de l'histoire à venir,  
lorsqu'il se considère comme un criminel,  
lorsqu'il prend conscience de sa déchéance morale,  
lorsqu'il exprime ouvertement qu'il est à bout,  
Sa richesse matérielle est inversement proportionnelle à sa valeur morale.

#### **4. Un pacte avec le Démon**

Il évoque l'enfer et le Diable. Il commence à comprendre mais il refuse de s'arrêter.  
Les mots prononcés dans son dos lorsqu'il brûle le veston semblent montrer qu'il est "trop tard" : il est déjà condamné, maudit.  
On peut trouver un double-sens de la phrase présentant le tailleur. Tous ces éléments peuvent correspondre au Diable: "maître", "presque personne ne le connaît".  
On retrouve le thème traditionnel du diable tentateur.  
On peut même relever l'aspect factice du coiffeur.  
Tôt ou tard, le narrateur devra certainement payer le veston (de son âme ?).

#### **Production écrite**

"Le tailleur vient sonner à la porte du narrateur. Imaginez leur conversation."  
On peut attendre un dialogue argumenté entre les deux personnages:

Le narrateur	Le "tailleur"
Il ne savait pas qu'il faisait le mal	Il savait mais ne voulait pas l'admettre
Il a détruit le complet	Il en a profité, en sachant qu'il provoquait des catastrophes ("trop tard")
Il a tout perdu	Il ne l'avait pas prévu